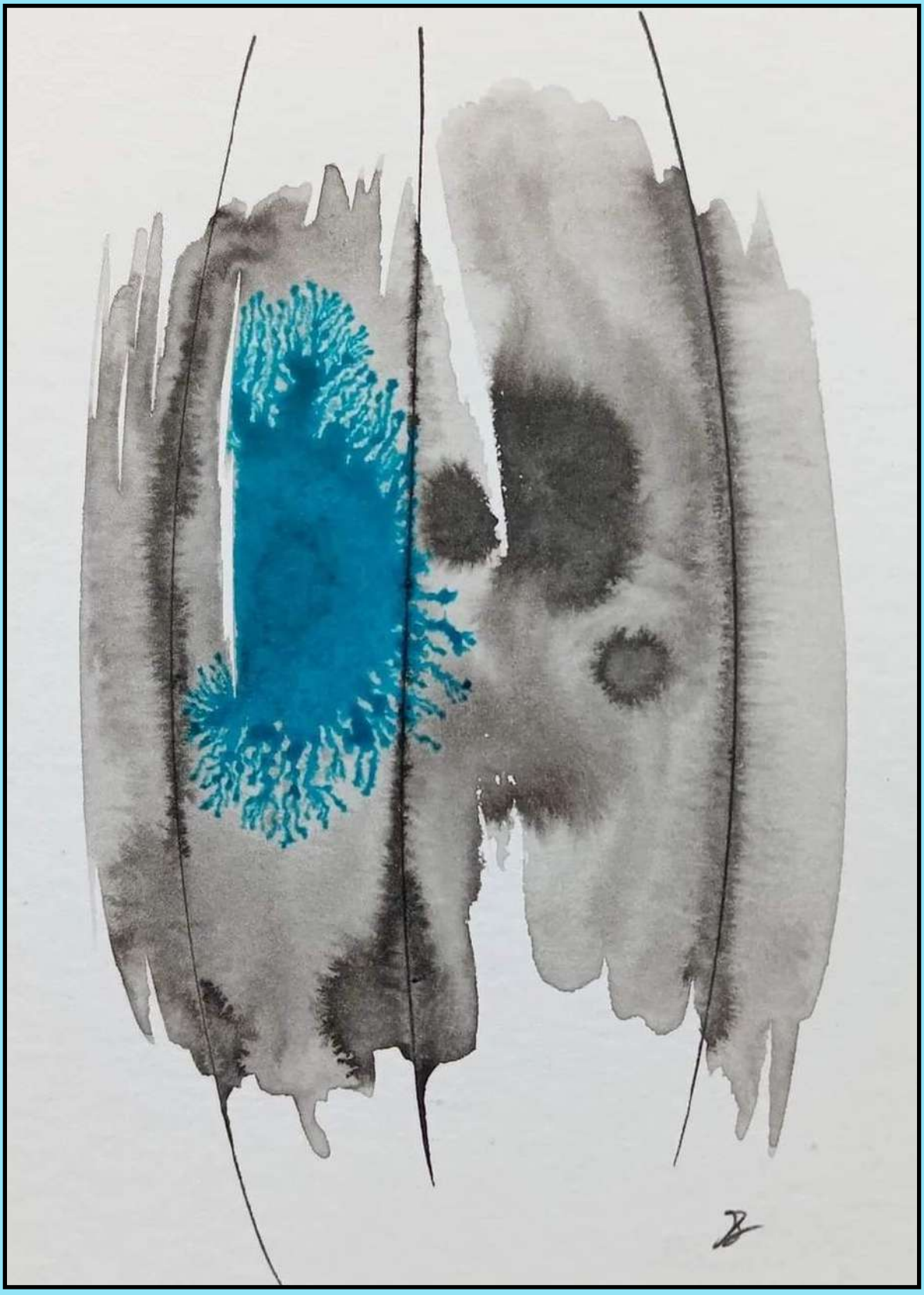
LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°4

Décembre 2024

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :
- Catherine Bierling
- Gabriel Zimmermann
- Georges Friedenkraft
- Béatrice Planchais
- Jean-Marc Feldman
- David Kristanveig
- Fabienne Alliot
- Joëlle Thiénard
- Jacques Merceron
- Jean-Louis Guitard
- Alexis Bottemer
- Camille Dautremer
- Philippe Minot
- Émilie Dautremer
- Jean-Paul Bota
- Sacha Zamka
- Ambre Huguel
- Domenico Emiliano
- Stéphane Casenobe
- Pascal Giovannetti
- Fabrice Farre
- Maxime Lumière
- Bruno Sourdin
- Nicolas Toper

Les poètes du Capital des mots
- Alix Lerman Enriquez
- Éric Dubois
- Marie-Josée Pascal
- Jad Seif
- Pierre Kobel

Encre de couverture de Marc Bergère

Édito

L'aventure se poursuit avec ce numéro 4 qui clôt la première année de *Libres Mots*. Vous y trouverez des textes d'auteurs déjà présents dans les numéros précédents et d'autres qui nous rejoignent. Quels que soient leurs sources et les thèmes qu'ils abordent, ils nous disent combien la poésie leur est nécessaire.

Dans les temps troublés, stressants, inquiétants que nous traversons, la poésie est un repère pour ceux qui la lisent et la pratiquent. Elle s'inscrit dans un dépassement du réel et, qu'elle le dénonce avec vigueur ou qu'elle prenne des distances avec lui, elle va à l'encontre du désastre des corps et des esprits par la force intangible des mots. Qu'ils plongent dans l'intime des émotions ou prennent le monde à bras le corps avec lyrisme, ils participent d'une aventure intellectuelle et spirituelle (au sens laïc du mot) dont les tenants et aboutissants sont l'avenir de tous.

Éric Dubois & Pierre Kobel

Catherine Bierling

Voyage en train le jour de la Saint Valentin

Aucun mot dans toute la rame
Chaque passager vrillé à son téléphone
intelligent ? Désespérant…

Belle jeune fille au mouchoir
Tapant frénétiquement de ses longs ongles noirs
Sur l'appareil insensible des messages de détresse

« Lever mon verre à ceux qui n'en ont pas »
Homme noir qui vient passer la serpillère
Là où nous avons fracassé un verre
Ou balayant les couloirs du métro, juste « merci », ce petit mot

Plus que jamais, la sensation
D'être une minuscule fourmi
Sans la moindre signification

Huit milliards de congénères
Les générations se remplacent
Bientôt je céderai ma place.

« …il ! doit ! bien ! y ! avoir ! une ! soooooooortie ! » (Clarice Lispector)

*

Insecte minuscule
Tu cours tout autour de ma page
Tu t'arrêtes sur certains mots
Tu suis la tranche dorée
Du carnet
Puis d'un seul bond
Démesuré
Tu décris un demi-cercle
Au-dessus de mon bras
Puissance surnaturelle
Bébé sauterelle
Ou criquet ?
Les contingences
D'une poésie
Figées sur une page
Ne sauraient t'arrêter
Tu es de ce monde
Qui vit
Que je cherche
À attraper

Catherine Bierling :

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie.
Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel. Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

Gabriel Zimmermann

D’emblée la phrase est pâteuse, une marche
De mulets en labour la commence

Pour vous captiver je me dois à d’autres images,
Moins citer les animaux peut-être
Ou aller vers d’autres, qui ne sont pas
Familiers à mon regard, sortir d’un langage
Devenu l’habitude où vous me devinez,
Me défaire des tonalités de l’élégie
Et rafraîchir l’expression par la forme
En versifiant comme un fumigène lancé avec un rire
Où s’entendra un rythme insouciant en plus d’être nouveau,
Il n’aura pas perdu en musicalité mais sera autre
Sans la flèche de pierre faisant naître chaque texte

Cette spontanéité j’en parle abstraitement,
Sans lui donner un début de vie, l’étendre au-dessus de moi
Et la laisser s’épanouir
Comme une corolle fleurit, s’ouvre et se déploie.

*

Un an après la fin de nous, dans un profil de poudre
Elle revient imprécise par le nombre de jours sans l’autre,
De nuits (dans l’ombre j’apprenais son visage),
De sa bouche qui ne se mêle plus dans la mienne.

Repenser à elle ne fait pas survenir
Du dépit, elle a accompagné ma vie
Comme un chemin sur le cœur puis nous nous sommes détournés
- J’allais dire « dépossédés », le mot n’est pas juste,
Jamais nous n’avons été soumis à l’autre,
Nous avons partagé des lits, des restaurants, des cinémas, des vélos, des lacs
Comme les inséparables se retrouvent dans leurs nids

Lorsqu’elle a parlé d’habiter ensemble j’ai esquivé,
La maison qu’elle voulait pour commencer une famille
Nous sommes passés devant sans la visiter

Après, quand nos mains ne se tenaient plus dans le sommeil,
Des larmes noires ont coulé sur mes joues
Et j’ai admis ma bêtise

*

Pour Jacques Darras

L'eau, à cet endroit du fleuve, se plisse
Comme la ride que ferait l'huile dans une encre,
Serpente en bouillonnant d'un mouvement
Où la lumière du ciel lentement pénètre
Et glisse sur les vagues.

L'embouchure, oui, ce lieu de naissance
Fait venir une gêne, presque un dégoût compliquant
La promenade et laissant impuissant devant l'horizon
Avec nos pieds qui n'iront pas plus loin :
Voici une ligne où deux mondes se rassemblent
Comme des voyageurs séparés une année,
Cette union inconforte, parler d'une peur serait excessif,
Sa mouvance n'effraie pas, je l'observe depuis la berge
Sans que le cœur s'emballe
Mais un malaise remplit.
Parce qu'une frontière se dessine hors de la terre ?
Serait-il aussi vif face à deux clartés qui se joignent ?
Une façade apparaît en songe, percée de fenêtres
Elle fait entrevoir une maison construite sur un terrain
Qui ne bouge pas, localisable dans l'ombre ou sous un soleil brutal,
Protectrice par son bâti en pierres de carrière.

Face à l'onde qui remue, la vision rassure
Et avec une résidence dans la tête je m'éloigne
Pressé de tourner le dos à un paysage
Qui ne promet aucun refuge avec paillasson
Avant le seuil pour augurer d'une hospitalité.

Gabriel Zimmermann :

Né en 1979, il a publié dans plusieurs revues, un recueil de poésie ainsi qu'un recueil de nouvelles et de contes. Il tient aussi un blog, *Ceci n'est pas un blog soporifique sur la littérature*.

Georges Friedenkraft

Fin de vie

Après le décès de mon père
juste à mon âge de raison
ma vraie boussole était ma mère
toujours présente à la maison

elle sut gérer ma jeunesse
moitié figue moitié raisin
mais toujours gorgée de tendresse
le cœur plein comme un magasin

On ne naît que deux fois de suite
après ce havre maternel
j'ai retrouvé un nouveau gite
en ma femme aux baisers de miel

un enfant deux et trois et quatre
ma femme était force et beauté
face aux ouragans acariâtres
toujours présente à mes côtés

Aujourd'hui je suis sans repère
sans mère ni femme, esseulé
vieillard aux rêveries amères
si solitaire et désolé !

Georges Friedenkraft :

Pseudonyme de Georges Chapouthier, né en 1945, chercheur scientifique et auteur de livres sur les animaux. Sur le plan littéraire, il s'est beaucoup intéressé à l'Asie, continent d'origine de sa femme, et a publié plusieurs anthologies consacrées au haïku.

Béatrice Planchais

Fragments méditatifs de nuages
parsèment le céruléen
perdus dans les limbes inconnus

à peine nés
barbules de plumes
boucles de cheveux
mèches folles
rouleaux de filaments
mettent les voiles et s'effilochent
dans un souffle

sous la houle
on croit entendre le vent
mais ce sont les farandoles de Carnaval
de visages au profil bizarre
lèchent le soleil

chaque nuage est unique
se broutent la laine sur le dos
dessinent des rébus charades
ce sont des signes à la terre
avant d'être avalés

Les nuages c'est de l'instant

flottent en apesanteur
flaquent sans futur
se déchirent
se brisent

versent les larmes perles de cristaux
apaisantes
sur la terre des
hommes émus
assoiffés de rêves

Béatrice Planchais :

La poésie est son terrain de je(ux). Anime des ateliers d'écriture depuis 2010. Elle aime tisser les écritures et les matières avec des artistes plasticiens de différentes disciplines. Certains de ses textes ont fait l'objet de publications.

Jean-Marc Feldman

Nous sommes nés

Chant 1

Nous sommes nés des pas des délogés
qui de justesse s'échappent
d'une terre qui à la peau collait
le son les lettres
comme une lanterne accrochée à nos noms

Si au murmure de vie
on prenait peine à se pencher un peu
on découvrirait bien entendu
en l'humain conçu d'autres terres
ce qui nous fait cruellement défaut
fût-elle cette terre
dérisoire
couverte d'épis faméliques
de ronces tenaces
ou ombrée de pétales sonores
d'écarlates lueurs
et on lui ferait fête
et on lui offrirait table richement achalandée

Mais on cadenasse des portes de vie
laissant béantes celles de nos pires cauchemars
renaissant sur un sol de mauvaise fortune
et c'est le regard bas qu'on arpente le futur

Nous sommes nés des silences de nos pères
des raccommodages exigus
et des flancs qui se cherchent appui plus solide
Né d'une tristesse sans mots
du sentiment d'être déposé ici
telle une imposture

Nous ne savons plus rien de ce qui fut
sous ce labour d'abus et de peines enfoui
si peu d'une fuite précipitée
si peu
si ce n'est des arpents de haine pure
si ce n'est qu'une suspicion
une mèche allumée
sur la face misérable du monde

Chant 2

Nous sommes nés de galeries de suie
de jours noirs
de sommeils écorchés
Voici le temps des sueurs
des os transis
des corps et des espaces précaires
On entend le bruit des bouches
ce que les lèvres portent de leur frénésie
mais rien ne parvient aux sens
et l'acquiescement endort la frayeur
faute de mieux

Puis de ciels en ciels
s'étrennent les semelles
qu'on ne pose plus au vent
De ciels en ciels
s'éloignent de la racine les raisons immédiates

On engendre de savants mélanges d'humains
d'alphabets et de destins
et le soir lorsque la table rassemble
seule la bougie des absences
ombre le paysage
Les silences soutenus
portent toujours la science de l'exil
et les coups des tordus

Si sur une autre rive on déplace son regard
c'est pour y trouver
par réflexe
asile
non pour en étreindre l'herbe

Du temps de l'étape l'incertaine consistance

La mémoire a gravé sur ses monuments intimes
ce qu'on lui inocule
Elle taille les marches ainsi
laisse les yeux veiller les bordures du sens
Si elle encombre le cœur
de paroles maladives et craintives
de nuées tourmentées
c'est à l'indicible vigilance
qu'elle voue ses fulgurances

Jean-Marc Feldman :

Né à Paris en 1957, il vit dans les Alpes où il est instituteur. Peintre et plasticien, il participe à de nombreux projets de créations culturelles. Ses textes sont publiés sur son blog « l'Ancre Nomade ». et dans diverses revues.

À l'échancrure du velux

À l'échancrure du velux
Par l'embrasure de l'aurore
Le ciel échappatoire de luxe
Accueille toutes les questions qui frappent à sa porte
Une jonchaie de voix étoilées
Un panier plein de pensées à ras-bord
Ouste retour à l'envoyeur et à l'infini lacté
Bien trop de paroles chez les hommes
Plus nombreuses que les baies rouges du sorbier
Question du jour : ceux dont l'âme est la plus grande
Ont-ils pour autant plus grande liberté ?
La mémoire est longue comme dénuée de pesanteur
Et pourtant toujours présente la fente
D'un désir de tout comprendre du Je de l'Accident du Vous
Désir d'une théorie qui explique tout
Mais qui ? Qui vraiment protège qui ? Du ciel ou de nous ?
Dans le sillon de celui qui suit les nuées
Repose une étrange lucidité
À faire d'encore plus étranges conjectures
Sur notre passante humanité
Reste peut-être à s'abandonner
Par l'embrasure de l'aurore
À l'échancrure du velux

David Kristanveig :

Né à Bordeaux en 1967, il se sent poète et lecteur de poésie avant tout.
"De bonnes chaussures de marche au pied, et de l'encre au fond des poches, c'est ainsi qu'on avance !" dit-il.

Fabienne Alliot

Prétendre connaître
La transparence paisible de l'eau
Au vernis de ses mots entendus
Sans écoute
A la vue de sa lumière factice
Sans ombre

L'amour ne se reflète pas dans l'eau
L'amour lit l'émotion du regard
Ses mains dans la profondeur
Discernent les pierres noires
Incrustées dans la mémoire
Résistantes à l'usure du courant
Ses mains
Rames salvatrices
Propulsent l'eau vers l'avenir

Fabienne Alliot :

Enseignante, poète, elle a publié des poèmes dans des revues et participé à des récitals poétiques…
Elle peint, dessine et expose dans diverses expositions collectives.

Joëlle Thiénard

Je n'irai pas fleurir vos tombes
à genoux par la prière
elle se fait debout et sans guerre.
Je n'irai pas fleurir vos tombes avec amour
pourquoi le feindre
ci-devant
sur la pierre noire étincelante
vous qui connaissez si bien pourtant
la portée de vos faits et gestes
paroles et injures parfois
qui dépassent la pensée dit-on
ou violence et combats.
Je n'irai pas pour faire semblant
d'effacer vos crimes, vos coups bas
le pardon ne se monnaye pas.
Je n'irai pas faire bonne figure
la plaque je la poserai
bien à plat et sans un regret
voyez, aucune larme ne pointe
je n'irai pas fleurir vos tombes
je n'irai pas.

Joëlle Thienard :

Poète et cinéaste, elle est l'auteur de nombreux scénarii dont un court métrage qu'elle a réalisé.
Elle œuvre au sein de l'association "La pierre et l'oiseau, les amis de Nicolas Dieterlé" qu'elle contribue à faire connaître.

Jacques Merceron

Le Royaume perdu de la poésie

Chez Boulinier, je cherche le rayon poésie ou plutôt – restons modeste – le coin poésie. Je cherche, je fouine. Rien. Il a été déplacé depuis la dernière fois que je suis venu à Paris. En désespoir de cause, je demande à un employé :

— *Ah ! le royaume perdu de la poésie !*

Il circule entre les bacs.
Nous y voilà. Et c'est presque le Harar
La poésie a déraillé en route

Quelques plaquettes exsangues
Coins écornés
Papier jauni
Dédicaces qui furent pourtant écrites dans un état
De haute ferveur
D'espoir ou de désespoir

Ruines de poésie que personne sans doute
Ne lira

« Le Royaume perdu de la poésie »

Le grand scandale de la poésie
Aussi désolément introuvable
Que le Royaume du Prêtre Jean

Aussi fuyant que les Grands Virevoltants
De l'Ouest américain dispersés par le vent

Il faudrait plus que la coudre blanche des sourciers
Pour redécouvrir sa source chuchotante et dévastée

Feu dans l'eau
Tison égaré sous le bourbier des sentiers creux
Arbre sec aux mains des saints Christophe
De passage

En quelles terres planter le bâton-palmier
Reverdissant ?

Jacques Merceron :

A publié livres et études sur le Moyen Âge, les traditions et savoirs populaires. Recueils poétiques récents : *L'Écart des six-ifs & autres fatrasies* (éd. Douro, 2024) ; *Dans l'œil bleu ecchymose du ciel* (éd. Encres Vives, 2024)

Illusion

Quand ma bouche
est sur ta bouche,
quand mon corps
est sur ton corps,
j'ai dix ans,
vingt ans,
quarante ans
de moins…
Je suis
ce que j'étais à quinze ans,
j'oublie
le temps,
le temps
m'oublie,
j'oublie
que je suis à l'ultime partie du chemin…
j'oublie
que la fin n'est plus très loin…
j'oublie ma peur,
ma terreur
de mourir,
quand tu m'attires,
que ma bouche
est sur ta bouche,
que mon corps
est sur ton corps…
et que j'ai,
soudain,
dix,
vingt ans,
quarante ans
de moins…
*

Cet instant précieux

Ma douce …
Mon amour…
Il faut toujours s'aimer…
Les seuls instants de vie
sont les instants d'amour…
Je t'aime
et je le crie au milieu du silence…
Que c'est doux la candeur !…
Que c'est doux l'innocence !.
Nous vivons
toi et moi
les plus beaux de nos jours…
Ma douce…
Mon amour…
Il faut toujours s'aimer…

Jean-Louis Guitard :

Après des études d'architecture, il se consacre entièrement au dessin et à la peinture dès 1976. Également auteur de textes poétiques, de nouvelles et de pièces de théâtre, de chansons, il n'y a, pour lui aucune différence entre ces expressions.

Sang & neige

Le sang me parcourt
étendu
sur l'espoir
je crois en tout
ce qui exalte
le bouillon mythique
des couleurs
de nos corps
la mélasse électrique
le jus méfiant
le potage sublunaire
de nos âmes
voyez dehors
la terre semencée
de cendres et d'os
de morts
de corps
comment
l'or
à l'aube
peut-il
faire scintiller
le sol si fort
si diamanté
de gemmes
à en pouffer
d'espoir ?
La terre luit
dans la nuit
du cristal tout neuf
et sibyllin

un ange
aurait-il chié dardant
la neige
en eut sorti si belle
eh quoi !
ils sont émerveillés ?
le sang les parcourt
c'est l'impériale rythmique
du cœur qui fond
d'extase
à force
d'effleurer
l'univers abstrait
cosmopuissance !
de tous les dieux
en nous
la joie
électro-
-organique
à force
d'un chant
magnétique
astral
gonflé
de sucs propices
en nous !

Je m'étends de tout mon sang
Sur la neige.

Éveil

le soleil lève,
illumine
fignole
cisèle
révèle
le soleil réveille
rêvelle
rivète
mon cœur
à l'œuvre
chanfreine
ta
figure
d'or
bise
tes lèvres
paillète
tes joues
aurifères
bistre clair
azur jaune
tes paupières
incrustées
du jour
la nuque
précieuse
brodée
d'aurore
serti
d'espace
songe
extrait
d'un carat
d'espoir
en l'avenir.

Alexis Bottemer :

Né en 1995, ingénieur de formation, il est poète avant le reste, grand voyageur et proche de la nature.

Il écrit : « Ma poésie est née de la confrontation brutale entre un besoin vif de feuillaison et de printemps, et un saut naïf dans le bitume. »

Camille Dautremer

Cinq poèmes en prose extrait du recueil *Petites proses pour personne*

Fatigue énigmatique fatigue de glycine asphyxie mes poumons qui expirent parfum de violette et de géranium dans cœur effondré / effondré comme les cartes du château de mon corps exténué jusqu'aux épaules / épaules sentent le blues mains sont condamnées bras ont le vague à l'âme / âme éperdue fourbue abattue âme vannée courbaturée harassée âme voudrait continuer à rêver bleu soleil orangé jaune horizon mais asthénie veille / veille le corps veille l'âme et veille de son creux noir et surmené tous ceux qui s'approchent un peu trop près / un peu trop près de ses franges cachectiques.

*

Marchant je dévoile le paysage feuilletant ses contours comme une esquisse cent fois revisitée cent fois on le parcourt cent fois on entrevoit des replis inconnus surgissant au détour d'un regard inédit ébahi par tableau qui nous invite à ralentir / ralentir pour contempler fragments interdits miettes de décor dans débris de regards esquilles que l'on traverse encore en étranger quand soudain on s'arrête odorat bout au vent élu par un chemin fragile un chemin immobile qui nous confie qu'enfin le paysage est prêt / prêt pour être livré révélé et pour nous accueillir alors tous flancs dehors naseaux ardents un silence assourdissant nous autorise enfin à lui appartenir.

*

Des chemins riches bordent ma mémoire enrobée de mille récits multicolores dont l'odeur assourdit mon regard / regard rempli de souvenirs sauvages fiers mustangs roux pélicans indomptés / indomptés comme la mémoire et ses filaments de pygargue souvenirs invisibles de tous même de moi / moi j'écoute bruire l'amnésie dans une cacophonie de blanc souvenirs lavés de frais dont seuls les plus pauvres feront surface nénuphars des tréfonds prélevant de quoi nourrir mon esprit / esprit dispersible mais heureux.

*

Bistrot des âmes perdues dans solitude et café crème brouhaha bistrot centripète tasses cliquetis dissonants fracassants / fracassants pour âmes perdues désorientées déracinées égarées désaxées désorbitées / désorbitées de leur propre verticalité / verticalité comme justification d'être / être démoralisé de se sentir personne exister pas le temps juste pas le temps de penser / penser qu'on existe ou bien se noyer dans des pensées express se noyer au plus juste / juste le temps de se noyer seul / se noyer seul dans son expresso.

*

Je marche dans les surprises terreuses de mes souvenirs / souvenirs blanc d'oubli des joies des peines des traces traumatiques je marche dans l'oubli je marche dans le blanc / le blanc des passés potentiels des futurs oubliés le blanc frais repassé tout bien amidonné blanc manteau des souvenirs enneigés des souvenirs glacés / glacés de peur de tout oublier un jour quand nul ne sait pas même moi / moi la terre me noie je m'enfonce dans ses sables de gravier mouvant et j'avance à l'aveugle dans les cris d'oiseaux / cris d'oiseaux passés présents cris de mes souvenirs absents et je creuse mon chemin dans l'air défaillant.

Camille Dautremer :

Née en 1975, elle fut musicienne professionnelle avant de travailler dans l'administration culturelle.
La poésie est au coeur de son existence. Auteure d'un premeier recueil, *La couleur du silence* aux Éditions Encretoile, elle publie également en revues.

Philippe Minot

Expiration

C’est ton souffle
qui hante la tempête
qui meut les nuages
et crève l’orage
qui tremble les feuilles des ormes
qui orne de grésil les bourrasques
qui balaie steppes et rivages
qui brise les chaleurs du jour
et caresse les joues
qui dresse le duvet sur mon bras
qui frémit et tremble dans la nuit
qui susurre à mon oreille
qui frôle ma lèvre après la tienne
qui dissipe la brume
et saupoudre mon corps d’un soupir
et saupoudre mon corps d’un soupir
qui dissipe la brume
qui frôle ma lèvre après la tienne
qui susurre à mon oreille
qui frémit et tremble dans la nuit
qui dresse le duvet sur mon bras
et caresse les joues
qui brise les chaleurs du jour
qui balaie steppes et rivages
qui orne de grésil les bourrasques
qui tremble les feuilles des ormes
et crève l’orage
qui meut les nuages
qui hante la tempête
C’est ton souffle

Philippe Minot :

Né en 1965. Après des études de Lettres à Paris et à Lyon, il entre dans l’enseignement et est actuellement professeur à Reims.
Il publie poèmes et photographies, dispersés dans de nombreuses revues ou recueillis en volumes.

Émilie Dautremer

Est-ce qu'un poète
Rêve plus qu'il ne vit?

Corps au vent et âmes au diable,
Est-ce cela la vie?

Le temps a fait une syncope,
Mon présence t'a-t-elle manqué?

As-tu songé déjà que gouttelettes et
Brises de mots et « effleurances » nous étions ?

*

Tu ne vaincras jamais le
Vent, mon enfant ; mais l'art de la
Pliure extrême, du ploiement
Éternel, ça, la vie te l'apprendra à ton
Corps défendant,
Fendu même
Parfois, crois moi, c'est la seule
Issue. Te libérer des inquiétudes folles, des
Tourments infinis, cela seul doit t'
Importer. Nécessité vitale pour ne point
Flancher, rompre l'écorce de ta
Fragile carcasse. Tienne la fêlure, qui cherche à
Croître, tienne l'urgence de te mouler en
Elle, de la polir, l'apprécier à sa juste
Mesure : un trou de lumière vers une
Éternité de
Vie, si simple(ment) Vie quand on la
Prend comme elle se
Donne.

Émilie Dautremer :

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan. La fabuleuse nature alentour et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

Jean-Paul Bota

Père-Lachaise

La tombe du docteur Gachet proche une sépulture à la porte rouillée verrouillée dans le soleil cuisant ou mai achevant sa carrière et la tombe cernée de potentille de ruines de Rome de pervenches même comme au regard sien ou est-ce la digitale plutôt au portrait de Van Gogh pas très loin quelqu'un a déposé sur le rebord d'elle un flacon de coquillages… Et je cherche au pâturage des nues les Vaches [au] pré de VG ou celles-là peintes d'après une gravure du docteur, je parle ces images superposées dans ma tête et les vaches peut-être en esprit à brouter l'herbe d'autour sa tombe.

Les troubles visuels dont souffrait VG à la fin de sa vie, cela des conséquences d'une intoxication à la digitale ?, celle-là même figurant au portrait du Docteur Gachet qu'il réalisa quelques jours à peine avant sa mort

16h46

*

Père-Lachaise 2

La tombe de Méry Laurent ou l'herbe à Robert & cymbalaires à ses pieds me souviens l'yole de mall Méry & mall de valvins et les salons demi-mondaine ou elle recevait Manet, Proust, etc. les portraits de manet ■ sur la jardinière dessus la tombe la date de son décès : 26 Nov. 1900 ou la tombe de dessous un érable et les samares au pied de la croix catholique, cri des corneilles & brise la tombe de radiguet proche & géranium le vrombissement des mouches

17h45

*

Ou la rue Notre-Dame-des-Champs où loue camille claudel un local petit d'avec jessie liscomb et quelques amies, à quelques encablures de l'atelier de Filippo Colarossi où l'avait fait entrer Alfred Boucher. Et le peu avec lequel elles l'équipent : quelques rideaux et meubles récupérés dans la rue. Sa mère qu'elle convainc d'y installer le piano de sa sœur. Ou Louise à jouer ses gammes au milieu des plâtres et des sculptures. Celle-là même que sculpte Camille et son frère, faute d'argent pour payer ses modèles. Il y a ce buste : Paul Claudel à seize ans. Ça d'avant la rencontre de Rodin dans l'atelier duquel vont entrer Camille et Jessie, y travaillant le jour Camille, repassant rue Notre-Dame-des-Champs le soir… A songer la séparation et l'asile de 30 ans, le musée Rodin créé à la demande du sculpteur après sa mort dont une salle sera consacrée à Camille.

Jean-Paul Bota :

Né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : *Lieux*, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

Sacha Zamka

terre

chacun d'entre nous est voué à disparaître
est-ce dieu qui murmure au milieu du vent aime ?

j'aime quand on finit ses phrases par qui sait ?
étrange éternité que celle qui nous scelle
de notre destinée un seul mot me vient perte

à jamais oeil on s'ouvre et paupière on s'enferme
les choses ne sont pas ce qu'elles nous paraissent
sommes-nous les derniers à marcher sur la terre ?

prière

quelques pas dans le cimetière
au beau milieu de la prière

on entend murmurer les anges
c'est peut-être la fin des temps

énigme ce qui vient après

on existe mais de mémoire
on survit mais de souvenir

voyelles

j'ignore ces jours-ci quand je marche où je vais
les lignes de ma main sont tout ce que je serre

me voilà à jamais corps vendu chair offerte
je crois à la splendeur et je crois aux ténèbres
peu m'importe à la fin qui récolte et qui sème
l'éternité s'accroche aux dernières voyelles
inhabité par dieu le ciel se désintègre

qui dira si je meurs ou bien si je renais ?

genoux

le soir tombe et le matin gît
comment porter le deuil d'un dieu ?

on s'aveugle et on s'illumine
sur les sentiers de la mémoire
on reste longtemps à genoux

face à ce qui est une énigme

Sacha Zamka :

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes. Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire.
Il a publié un recueil *Poussière et grâce* chez Encres Vives.

Ambre Huguel

Ardoise magique

Doucement, je pose mes pieds sur le sol encore frais. La lumière diurne éclôt à travers les persiennes
Peu importe la lourdeur des paupières Et les méandres de la peau froissée

*

J'entends battre un cœur Qui émerge
Du néant

*

Songe mystérieux au bord duquel je vacille Tentant d'abolir la perte de conscience Jouant avec les franges du rêve
Colorant la nuit d'oubli

*

Équilibriste de l'éveil Caféine intraveineuse Funambule spectrale
J'écoute le souffle des autres Soulever les nues sombres Vigie fragile
Attendant l'aube Pour lever son quart

*

Alors je sombre
Quelques rares et longues minutes Avant le lever des troupes
Prêtes à l'uniforme Disposes

*

Et je ne suis plus là Emportée par le sommeil Ardoise magique
Qui efface l'angoisse Et froisse mon visage.

Ambre Huguel :

Poétesse et enseignante de lettres, son premier recueil vient de paraître aux éditions du Lys Bleu : *Échappée*.
Par ailleurs, elle publie sur le compte Instagram : peau et cie

Journaux d'un voyageur viveur : Épilogue d'une expérience parisienne

Mais moi, je ne voudrais pas partir.
Parmi les gouttes qui tombent d'un ciel clair, mon visage se mouille.
Car quand il pleut, tu es plus belle.
Un rêve d'amour comme toi ne s'oublie pas, ne s'ignore pas ; il est impossible d'éteindre les émotions.

Je voudrais m'arrêter à cet moment, immobile dans une photo capable de capturer toute la légèreté parisienne.
S'asseoir, parler, rencontrer… est-il réel de vivre un conte de fées comme si chaque jour était minuit ?

Tu te rappelles tant sans ressembler à aucune autre.
La plus belle des femmes, Paris.
On pense tant à toi, en rêvant de te connaître.
On ne cesse jamais de vouloir te découvrir avec une obsession maniaque, sans aucune interruption, précisément parce qu'il est impossible de cerner ton caractère.
Chaque rue parcourue est un vêtement enlevé.
Et en ce vagabondage, on te déshabille pour observer chacun de tes petits grains de beauté, te savourer dans ton essence la plus intime et charnelle.

On rêve de te posséder, que tu sois nôtre,
Mais on sait très bien à l'avance que ce n'est pas possible.
Unique et précieuse en chaque aspect, tu es ainsi.
Tu apprends à ralentir, à avancer sans hâte,
Laissez-moi profiter de vous, en vous offrant un sourire.

Sans aucune direction, les repères sont clairs ; tout devient une opportunité. La dérive avec toi n'est pas si mal après tout.

Il est inhabituel de ne pas te regretter, de repartir sans se demander pourquoi c'est fini.

Parmi tant de villes encore à découvrir, on imagine déjà te revoir :
un autre tour, une autre danse.
Et dans cette nostalgie, on est heureux.

À Bientôt, Paris!

Domenico Emiliano

Docteur en sociologie à l'Université de Bari, ill cultive une passion pour la poésie et la littérature, avec une attention particulière à la poésie contemporaine. Il se dédie à l'écriture de poèmes liés aux thèmes de l'identité et des voyages.

Stéphane Casenobe

Rien ne revient à la surface ni la lumière ni les mots

Car pourrir n'est plus nécessaire en poésie moderne
Cette vie n'est pas à ma mesure
La gravitation terrestre est incompatible avec le poids de mes mots…
Je ne sais pas lire ce que j'écris !
Je pars sans rien savoir du lieu où cette route va me mener
Je réponds aux ondes universelles !
Le vie me prend une minute lumière de mon temps précieux !
Quand se taire fait tant de bruit !
Je crois qu'écrire c'est être seul ?
Oui
Je me ressemble
J'écris dans un espace jumeau…
Faux sauveur je me réclame !
Le programme s'exécute (sexe cut) sans moi
Piégé j'opte pour une énergie libre et réelle
J'écris et les autres suivront

*

J'écris et les autres suivront

Je me dispose enfin à vivre
Je supporte l'œuvre commune
Collective
Je préfère de loin les prières écrites aux prières orales…
Je n'instruis rien
Je n'enseigne pas
Je délègue aux anges supérieurs le soin de voler à mon secours !
De s'élancer à ma place et ce jusqu'aux déploiement vaporeux du poème
Il s'est éteint mon grand talent !
Oui
S'en est allé mon instinct de prédation
Mon esprit nuisible…
C'est l'heure de mon ombre
Tout l'orchestre terrien est là à m'applaudir !
A m'acclamer moi seul et mes mots vainqueurs !
Ce qui est important ce n'est pas le temps qui passe mais le temps qui change…
Le temps qui change

Stéphane Casenobe :

Né en 1973 à Saint-Ouen. il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux. Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies dont le dernier à venir « Seuls les enfants vont plus vite que la lumière ! »

Pascal Giovannetti

à Jean VASCA qu'une nuit de solstice a transpercé

II est solstice mes amis.
En ce jour et nuit si particuliers
Je vous souhaite une année encore à venir
Restez attentifs à la modification des journées
L'air de rien
Nous rentrons dans l'été
Malgré froidure vent et gel
Je t'écrirai cette chanson
Qui raconte de lui à elle
La vie des filles et des garçons
Ça peut sembler compliqué une vie
Tu fais le tri des désirs des envies
Ce qu'il reste des regrets des remords le désordre
De tout ce que tu te remémores
Tu te lèves un matin tu prends le train
Route gelée tu te sens incertain
Se lever tôt pour gagner un salaire
Prolétaire ça se dit tu en as l'air
Et dans l'encore d'une nuit à jamais provençale
Ciel bleu marine à la Van Gogh encre des nuits du Sud
Les étoiles y sont lanternes
À éclairer les sentiers déserts
Elles dessinent les étoiles des Orions mystérieux
Une géométrie secrète
Sous les pas silencieux du passeur
Qui n'ose lever les yeux au ciel
Continue têtu sa marche
Tête baissée
Car si chemin il y a
qu'importe qu'il soit long
C'est le départ qui décide
Tu arrives
Heureux de ton cheminement
Tu ignores désormais
Le point du départ
Oublié dans la poussière du chemin
Tu combats les regrets les remords le désordre
Quand ils s'imposent à toi
Se tournent les pages de la mémoire
Se ferment les feuilles du livre de ta vie
Tu te sens libre
Quand l'existence voudrait t'enfermer
Une étape
Une étoupe qu'un feu consumerait
Étincelle pour embraser le tout
En ce jour et cette nuit si particuliers

Je vous souhaite une année encore à venir
Restez attentifs à la modification des journées
L'air de rien
Nous rentrons dans l'été
Malgré froidure vent et gel
Malgré froidure vent et gel
Je t'écrirai cette chanson
Qui nous raconte de lui à elle
La vie des filles et des garçons
C'est le soir tu piques du nez dans ce livre
Malgré matin dans le train instant d'un vivre libre
La prolongation des lectures le long du Var
Tu prends rendez-vous des lectures en retard
Le paysage prend acte des mots que tu lis
Il fait froid ce soir la neige tombe depuis la lune
Les nuages dessinent des ombres sombres
Il aura suffi du soupir d'un ciel monotone dans son gris
Pour qu'essoufflé le ciel décide d'y aller
C'est la vie de tous les jours
Le mystère des vies de tous les jours
De matins en après-midi tu en témoignes
Oh ! que se lèvent les poings
qu'ils témoignent des jours à venir
C'est un bout de vie de tous les jours
Malgré froidure vent et gel
Nuages brises et cieux par-dessus nous
Ils écrivent cette chanson
Le sommeil d'un livre une journée de travail
Qui racontent lui et elle
La neige qui tombe le verglas des routes
Vie des filles vie des garçons
C'est un train du matin et du soir
Garçons et filles en devenir
Jeunesses au visage inachevé
Dans la confusion des paysages et des lectures

Pascal Giovannetti :

Tour à tour poète, écrivain, slameur, performeur, Pascal Giovannetti aime à mélanger les genres pour, pourquoi pas, un miracle discret. Sa devise : « il vaut mieux être vivant dans la rue que mort dans la Pléiade. »

Fabrice Farre

Quelque chose

1
Bruit de clefs, cliquetis de corps
fabriqués et assemblés
dans un anneau,
la porte se résigne, on cherchera
par la voix, le regard
investira les recoins, éveillant
la mémoire d'un nom, le fétu
d'une présence derrière
les rideaux dans la brise.
Toutes les clefs dans la main
chuchotent une compagnie
que défie la jeunesse matinale.

2
Avant même d'avoir
reçu le signal, l'après-midi
se déclare sous l'arbre :
la terre est verte, soudain, le banc
ne reçoit personne avant
d'oublier sa pierre, il sera
le salut dès l'apparition
de deux amis. En ce temps
fixe, le futur est peuplier,
en ce peuplier le présent
confus abandonne les pleurs
de demain, on murmure une fois
sous les branches pour se consoler
du pire des pies piailleuses, au sommet.

3
Dès que s'ouvrent les rideaux,
entre chien et loup, des voix
débarquent, on
entendrait d'une langue
l'autre à peine feutrée
de la torpeur, teintée d'un son
de cuillère avant-coureur,
d'un rire fortuit
équarri par le bar triangulaire.
Les uns prennent place
sur un tabouret à trois pieds, les autres
cherchent le serveur, détenteur
du laissez-passer pour l'ivresse
d'une nuit close dans une tasse.
Ainsi soit-il, Au Mal Assis.

Fabrice Farre :

Il a publié vingt recueils, de 2012 à 2022. Plus de cent revues et sites ont accueilli ses poèmes, en France comme à l'étranger. Il traduit, en français, de la poésie italienne et espagnole.

Maxime Lumière

entre deux phrases de la conférencière
je pensais
à ceux ayant cru
en une sphère des étoiles fixes,
en une limite
tordant le cou à l'infini
pour le restreindre
et l'enfermer
dans une figure parfaite –
le cercle.

*

je pensais au bonheur
accompagnant cette idée,
au fait qu'alors
on pensait s'immortaliser
par la descendance,
la lignée,
le mot famille
ayant encore un sens large
épique
accordé aux ressorts du monde.

Maxime Lumière :

Après des études en France, il a emménagé en Allemagne et y enseigne la philosophie et le français. Lit et relit Artaud depuis quelques années pour sa thèse de littérature, encore en cours.

Bruno Sourdin

Blues de Barfleur

J'avais mon éblouissement et un cœur meurtri
dehors les maisons se bousculaient
les murs tournaient
les verres volaient en éclats
mon corbeau traversait les nuages
on croisait des étoiles
je retenais mon souffle

Je me suis assis au bord de la fenêtre
je ne voulais plus être seul au monde

J'espère ne plus jamais revenir dans cette ville
où j'ai bien cru perdre la raison
je suis vieux maintenant
usé
il n'y a plus qu'une immense tristesse
et l'énigme de la vie

*

Blues de Bourgvallées

Ci-gît Bruno Sourdin
Le maître de l'au-delà rassemble ses os dispersés
L'éternité est sacrée
Laissez le bon temps rouler

Dévastée dévastée sera la terre
La mort est sans pitié
Il ne reste que peu d'hommes
Laissez le bon temps rouler

Bruno Sourdin :

Né en 1950, il a grandi dans la baie du Mont-Saint-Michel. Journaliste, chef d'édition au journal Ouest-France, il y a tenu pendant 20 ans la rubrique Poésie. Dernière publication : *Le grand chemin n'a pas de porte*, Gros Textes, 2021
Il tient un blog, Syncopes (poésie, collages, mail art).

Nicolas Toper

Manger le monde

Enfin,
Ce repas dont j'ai tant rêvé
est arrivé.

Chaque plat, je déguste
Chaque molécule, un délice
Chaque atome, un goût unique
Chaque proton m'enivre

Pendant ce temps – au dehors:
La planète se brise délicatement.
Ma ville flémit doucement.
Ouragans opalescents se déversent
Tornades de laves convulsent.
Rouges incandescents de partout.
La fin du monde enfin.

Je continue de manger.
L'onctueux des hommes brûlés
Villes, forêts, enfants, parents, voiture, lave-vaisselle,
Je déguste avec soin et délectation.
JE MANGE LE MONDE
Jamais, jamais, je ne serai rasassié.
Je ferme les yeux. Je savoure.

Les cercles de feu s'embrasent
Les brasiers se fendent en une vague.

Ils fondent dans ma bouche.
Quel bonheur!

Enfin.

Nicolas Toper :

Auteur débutant, il s'est lancé dans l'écriture après avoir émigré aux États-Unis cette année. À travers ses écrits, il explore le monde, s'inspirant d'auteurs comme Dostoïevski, William Gibson et Jeff Noon.
Son style oscille, et il expérimente.

Alix Lerman Enriquez

Novembre

Une libellule sur le chemin de mon automne,
des traces de pas incrustées sur la terre fraîche.
L'humus parfumé de feuilles mortes
et de champignons piétinés d'aurore.

Les rares restes de roses sectionnés de soleil,
leur tige, saupoudrée de rouille sèche,
s'écarte pour laisser passer des guipures de lumière.

Roses flétries aux reflets orangés d'automne
qu'aiment cueillir les corneilles qui dansent,
quand viennent les soirs bleus de novembre
et que pourfendent leur puissant croassement,
le cri rauque de leur désespérance.

Alix Lerman Enriquez :

Née en 1972, elle vit à Strasbourg. Titulaire d'un doctorat de philosophie du droit, l'auteure a déjà publié une quinzaine de recueils de poésie.

Elle est également l'auteure de proses poétiques et anime elle-même deux blogs poétiques.

Éric Dubois

Les mendiants et les rois

Les mendiants et les rois
sont les ombres de Notre-Dame

Le soleil sur Paris est une colombe
fraîche sur les toits gris

Qui peut prétendre à une quelconque
gloire ?

Mon père a sillonné ses rues
avec dans son sac une gamelle

Un calepin

Il a peint certaines façades
en compagnonnage

Pris des métros flamboyants

A quoi pensait-il ces matins froids
à qui ?

Tenant des brosses soulevant
des camions *

Qu'a-t-il laissé si ce n'est
son courage et sa valeur ?

Et dans les appartements
sans effraction

Qu'a-t-il donné si ce n'est
une couche de peinture

Comme une strate de temps ?

Une grande partie de sa vie
pour nous pour moi

* un « camion » est un seau pour les peintres en bâtiment.

Éric Dubois :

Né en 1966, poète, romancier et revuiste, il fréquente les scènes poétiques de longue date. Passeur, il a créé et dirige l'association *Le Capital des Mots*.

Il est l'auteur de nombreux recueils, de romans et de récits à caractère autobiographique.

Marie-José Pascal

Idôlatre

Idolâtre, j'aimerai toujours le sable où tu posas tes pieds
Jusqu'à en retenir le sel du désir !
J'aimerai ton rire qui monte par paliers
Ton regard lointain comme la mer qui se fige
J'aimerai ton souvenir plus fort
Que le prochain amour à naître.
J'aimerai au futur et non pas au passé.
Les âmes qui s'évadent sont semblables
Aux oiseaux émigrés quelque part
Dans un ciel étranger à nos mots étoilés
L'écho seul subsiste reproduisant nos voix
Et les adieux d'hier gardent l'empreinte chaude
Des vagues sur des rochers en flammes
Et celle plus pénétrante du sable encore mouillé
De l'écume de nos dernières larmes.

*

Gommer les images

Gommer jusqu'à la fin toute trace de larmes
Chevaucher l'impossible pour écarter l'horreur,
Les soldats de la mort ont noirici le décor !
Terré dans son brouillard le monde fait silence,
Même le soleil du matin est frappé par le deuil
Et ses rayons troublés sont injectés de sang.
Tu cherches à recoller la vie qui se fragmente
Comme un vase brisé aux fleurs déjà flétries
Il te faudra gommer bien plus que des images
Si tu veux retrouver l'usage de ta voix.

Marie-José Pascal :

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence. Elle est l'auteur de plusieurs recueils, dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

Jad Seif

Tout au fond de soi

Se battre contre soi, contre ses falaises intérieures, l'envie de se jeter, de se fracasser en bas, si seulement il n'y avait pas la peur qui paralyse, qui interdit d'y aller, pire encore que la douleur de vivre, ça ne vous lâche pas. Et toujours, l'incompréhension. Incompréhension de soi. De ce truc qui grandit, qui se contorsionne, dans la tête, dans le bide. Et les autres aussi peinent à vous comprendre. Il veut pleurer. Se libérer du poids qui l'étrangle. Il n'y arrive pas. Il voudrait tout anéantir. Se cloitrer chez soi. Que ça prenne fin. Je me faisais peur, inconnu à moi-même. C'était partout en moi, caché en moi. Et tout autour de soi, les regards qui vous écorchent, qui vous lacèrent, qu'on vous impose, interrogateurs, parfois amusés, moqueurs, ça ne vous lâche plus, et plus ils te fixent, moins tu te supportes. Tu étais étranger à toi-même, aux autres. Tu n'étais à ta place nulle part. Un intrus aux autres, à toi-même. Tu te fuyais. Titubant, tu trainais des murs et des angoisses. Dans tes bottes les épaves. Tu m'as dit que tu ne croyais plus en rien. Tu avais un peu honte. Tu ne te reconnaissais plus. Et pour en parler sans finir blessé par leurs sourires en coin, ce rien de mépris, presque une ombre, les paroles qui te cognaient, les conseils qu'on t'imposait, les incompréhensions, tu ne savais pas comment t'y prendre. Tu en faisais toujours trop. Tu préférais la poussière de ta chambre et la compagnie de ton chat. Tes jambes étaient rayées. Tu n'as jamais eu la force de le gronder quand il te grimpait dessus. Il s'obstinait, profitant de ton impuissance. Mais rien d'aussi douloureux que leur hypocrite bienveillance, pensais-je. Il parait que les hommes ne savent pas communiquer sur leurs sentiments. C'est ce qu'on dit. Ils craignent d'importuner. D'en dire trop. C'est pour ça que j'écris, moi. Pour me libérer. Me lâcher. Sans craindre leur désapprobation. On croira que ce n'est pas moi. Que ce sont juste des mots. Je ne me salirai pas. Ou pas trop. Au diable vos promesses. Nous avions fini par comprendre que ce n'était que du vent. Il faut sauver les apparences. Ne pas trop se révéler. Ne pas montrer ses faiblesses. Nous sommes là pour toi, disaient-ils. Tu peux te confier à nous. Vas-y. Fonce. N'aies pas peur. Nous sommes toute ouïe. Toute bienveillance. Votre foutue bienveillance. Et plus tu t'ouvres, plus tu te sens sale, et dans leurs regards, il y a le mépris qui grandit, grandit, comme ce truc qui grogne dans tes entrailles, qui emportera tout.

Jad Seif :

Il se dit " auteur à la recherche de quelque chose. Ses textes se sont souvent perdus. Sa bibliographie est à bout de souffle."

Pierre Kobel

Saurai-je vivre ?

Saurai-je vivre
Plus loin que le vide qui m'aspire ?

Saurai-je vivre
Plus loin que la raison imposée ?

Saurai-je vivre
Ailleurs que dans la vacuité des désirs ?

Saurai-je vivre
Dans l'amour domestique ?

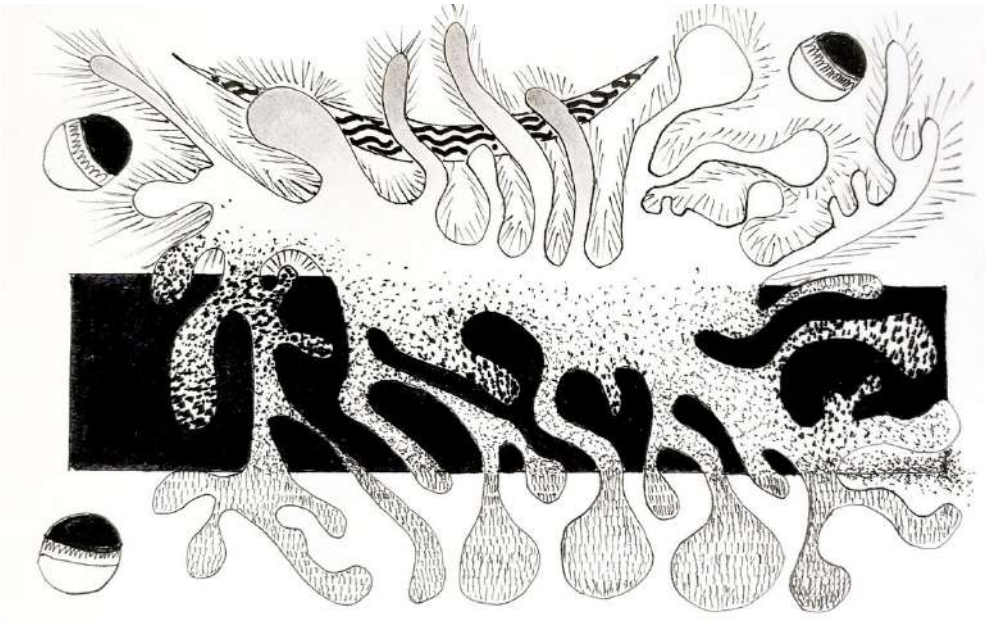
Saurai-je vivre
Dans les mots et par les mots ?

Saurai-je vivre
Par delà le miroir traversé ?

Saurai-je vivre
Moi debout vivant

Avec le temps

Le poing dressé qui dit non
La main tendue qui dit oui ?



Pierre Kobel :

Instituteur à la retraite, il a mis la poésie au coeur de son existence depuis l'enfance.
Il a créé le blog *La Pierre et le Sel* en 2011 et est le rédacteur de *Libres Mots*.
Auteur de plusieurs recueils et d'anthologies avec l'éditeur et poète Bruno Doucey.

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue LIBRES MOTS. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@pekaplume.fr

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854